

Éros et Agapè



J'aime bien ces deux poupées, que je garde et regarde dans ma bibliothèque : elles semblent, arrivées au bout du chemin de la vie, s'embrasser tendrement. À chacun ses propres icônes... – J'ai souvent dit que certaines représentations ou mises en scène, images, textes, etc. modélaient et modélisaient notre vie, nous donnaient une vraie figure, nous instituaient en tant qu'êtres humains. Ce me semble précisément être le cas pour celle-là, et il me semble que nous serions bien heureux, si nous réalisions un jour ce qu'elle nous montre.

Quand on parle d'amour, tout le monde comprend d'habitude un entraînement pulsionnel ou passionnel, qui nous pousse de façon irrésistible vers tel ou tel partenaire : en nous alors, me semble-t-il, c'est la nature qui parle, et nous domine. « C'est Vénus toute entière à sa proie attachée... » En tant qu'individus, nous n'y

sommes pas pour grand-chose, puisque nous ne faisons que subir une loi, celle de l'instinct génésique, qui se sert de nous comme de pantins ou de marionnettes pour perpétuer notre espèce, ainsi que Schopenhauer l'a montré dans sa *Métaphysique de l'amour*. C'est bien ici le cas de le dire : Quand on aime *on ne compte pas*.

Mais il arrive très souvent que cet amour nous quitte inopinément, sans que là aussi nous y soyons pour rien. En vérité, sa nature est de ne pas résister au temps, à la durée. Cette brûlure intermittente, cet incendie souvent sans lendemain, où à la pulsion initiale s'ajoute bien sûr, pour la parachever et parfois aussi nous en faire oublier la vraie origine, tout un monde de fantasmes et de rêves, c'est ce que les Anciens appelaient *éros* (*érôs*, en gardant l'oméga), ou amour captatif. Il est au rebours du type d'amour qu'incarnent et montrent mes deux poupées, et qui a reçu un autre nom : *agapè* ou amour de don, oblatif. Ce mot grec a donné en français : *agapes* (initialement : repas fraternel).

C'est de cet amour-là, et non du précédent, que parlent par exemple les textes évangéliques. Sa traduction latine par *caritas*, qui a donné notre mot *charité*, est intéressante parce qu'elle montre une différence d'avec ce que nous entendons souvent par le mot *amour*, quand nous y signifions seulement la passion amoureuse, mais elle a l'inconvénient de contenir des connotations condescendantes : voyez l'expression « faire la charité » à quelqu'un. Aussi on a eu raison il me semble de garder plus récemment le mot *amour* dans les traductions néotestamentaires d'*agapè*, spécialement dans le passage très connu de Paul qui en fait l'éloge : le chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens. Tout le monde connaît par exemple la fin du verset 2 : « Si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. » Les Cathares donnaient même à ce « rien », comme toujours, un sens très fort, et traduisaient : « Si je n'ai pas l'amour, je suis un néant. »

Encore une fois, il faut bien sûr préciser ce qu'on entend par ce mot, y compris dans des formulations comparables, comme celle d'Édith Piaf : « Sans amour on n'est rien du tout ! » Quand la Belle Hélène d'Offenbach chante : « Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde ! », ce n'est évidemment pas d'*agapè* qu'il est question mais d'*éros*. On peut aussi se demander à quoi pensent les Beatles, quand ils chantent *All you need is love* !

Mais pour éclaircir les choses, on verra une admirable allégorie d'*agapè* s'opposant à *éros* dans le film de Pagnol *La femme du boulanger*, d'après une nouvelle de Giono insérée

dans *Jean le Bleu*. À l'incendie de la chair, de la pulsion, de la passion (adultère), s'oppose la tendresse (conjugale) : comme on le voit dans l'admirable discours du boulanger à la fin du film ; de la même façon, au berger nomade s'opposent symboliquement les villageois sédentaires. Les deux univers s'opposent, les enjeux vont bien au-delà du cas personnel de l'héroïne.

Que dit le boulanger à sa femme ? Qu'il y a la beauté, évidemment, et le désir des sens, et les rêves ; mais aussi le don, l'offrande, le sacrifice de soi : cela n'est pas négligeable. « Et la tendresse, que fais-tu de la tendresse... ? » Ce n'est pas le berger qui se serait levé la nuit pour voir si elle dormait, était bien couverte, etc. ; ce n'est pas lui non plus qui lui aurait apporté le petit déjeuner au lit, aurait pris plaisir à la regarder manger, etc. Bref, on est là dans un tout autre monde que celui des pulsions naturelles ; on est dans le monde, non des sensations, mais des sentiments ; non de la passion, mais de l'action, et aussi de la compassion.

C'est un monde substitutif, qui n'est pas un pis-aller ou le deuil du précédent, et où ce dernier même peut encore affleurer. On le voit bien avec ce que note très finement La Fontaine dans sa fable *Philémon et Baucis*, qui pourrait servir de légende à la photo de mes deux poupées : « L'amitié modéra leurs feux sans les détruire / Et par des traits d'amour sut encor se produire. »

En général bien sûr ce monde semble à l'opposé total de la passion, et pour cette raison il paraît n'être pas *passionnant*. Mais on aurait tort de le mépriser. Par lui les hommes se sont élevés au-dessus des déterminismes naturels. Dès lors, sitôt qu'on distingue *éros*, ou la pulsion naturelle et captative, d'*agapè*, amour de don, la fidélité prend un sens qu'elle n'avait pas tout à l'heure. Promettre fidélité à quelqu'un n'est pas s'engager à ne désirer que lui ou qu'elle, ce qui est absurde puisque le désir ne dépend pas de nous : je peux aimer ma compagne, et désirer inopinément la première passante que je croise dans la rue. Mais c'est s'engager à rendre quelqu'un heureux.

Aimer c'est vouloir aimer. La fidélité, absurde dans une perspective de causalité, prend son sens dans une perspective de finalité. Si on promet à quelqu'un de lui être fidèle, ce n'est pas qu'on ne désirera personne d'autre : on s'engage simplement à s'intéresser activement à quelqu'un. Au reste on remarquera qu'être fidèle à quelqu'un, ce n'est pas seulement ne pas lui être infidèle, si on doit ensuite par toute son attitude le lui rappeler constamment, en le lui faisant ainsi regretter. L'important ici est la promesse qu'on a faite. Qu'on ne la tienne pas éventuellement est une autre question : au moins a-t-on été capable de la faire. Le mariage monogamique, qui est une absurdité naturelle, s'éclaire alors. On épouse quelqu'un non pas *parce qu'on l'aime*, mais *pour l'aimer*. Ils s'aiment, non pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils deviendront l'un par l'autre. Projet, perspective, futur, anticipation, on quitte le monde de la nature pour entrer dans un autre monde, par quoi j'ai caractérisé toute la culture, au début de mon ouvrage *Comprendre la culture générale* (Paris, Ellipses, 1991). – Voir : [Éros et Agapè I](#).

On voit bien cela dans la liturgie latine du mariage. Elle porte chez nous : *Ego conjungo vos in matrimonium* – « Je vous unis *pour* le mariage ». Il y a en effet en latin un accusatif, *matrimonium*, qui indique la destination. L'union est à construire, à bâtir. On n'est pas dedans au départ, sinon il y aurait en latin un ablatif, qui indique non le lieu vers lequel on va mais celui dans lequel on se trouve : *in matrimonio*.

Aimer, c'est aider. « Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour » dit Cocteau, dans un dialogue du film *Les dames du bois de Boulogne* de Bresson (1945). Le beau texte paulinien sur l'*agapè* dont j'ai parlé précédemment est repris triomphalement à la fin de *Trois couleurs Bleu*, film de Kieslowski (1993) : il y est mis en musique, et forme les paroles du *Concerto pour l'unification de l'Europe*. *Agapè* y figure et incarne la victoire des forces de vie sur celles de mort, et ponctue la résilience, le redressement ou la résurrection finale de l'héroïne.

L'opposition d'*éros* captatif et d'*agapè* oblatif fait la matière du livre du même titre du théologien protestant suédois Anders Nygren (1930-1936), ainsi que du classique de Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident* (1939). Pour ce dernier auteur, l'Occident qui a choisi dans ses mœurs la voie « modeste » du mariage est de façon compréhensible toujours tenté

par son opposé et son refoulé, la passion en tant que fusion, extase : mais cette dernière est incompatible avec la vraie rencontre et connaissance de l'autre. L'amour passion est abstrait, car il n'est que l'amour de l'amour, non pas l'amour de quelqu'un. « On n'aime jamais personne, quand on aime », disait Proust. C'est un désir d'anéantissement dans une grande flamme, donc un refus du déroulement temporel de l'existence et véritablement un désir de mort, comme il se voit dans son archétype narratif, *Tristan et Yseut*. On n'imagine pas Yseut devenir Madame Tristan !

On peut voir aussi le film du même Kieslowski *Décatalogue 6* (1988), ou sa version courte, *Brève histoire d'amour*. La fin est admirable, en tant que triomphe de l'amour vrai et profond sur le simple désir, de la compassion sur la passion. Le 6^e commandement, qui fait la matière de ce *Décatalogue 6* (« Tu ne seras pas luxurieux ») est en effet ordinairement compris comme une défense, assortie de menace éventuellement terrorisante, alors qu'il faut le comprendre simplement comme un conseil pour advenir à l'humanité. La démarche du cinéaste vis-à-vis de ce « commandement » est très intelligente, et beaucoup plus efficace pédagogiquement qu'une démarche injonctive. Voici ce qui se passe, nous fait-il comprendre, si tu ne l' observes pas : tu ne seras plus humain, et tu détruiras l'humain chez l'autre. La meilleure formulation serait : « Luxurieux, tu ne seras pas. »

On voit bien ici que dire : « C'est humain » pour excuser une faiblesse est une absurdité. Il faut chercher l'homme non dans ce qu'il est, mais dans ce qui le dépasse, dans ce vers quoi il cherche à s'élever.

On écouterait enfin ici l'admirable chanson de Brassens, *Bonhomme*. Les deux pôles d'*éros* et d'*agapè* y sont bien montrés, tout en n'étant évidemment point nommés en tant que tels. Le premier est fait de rêves et de fantasmes, et le second de réalités. À ce prix s'acquiert dans nos vies la maturité. La vieille femme en passe d'être laissée seule par son compagnon qui va mourir et qui parfois même, dit le poète, « lui fut infidèle », n'éprouve aucune aigreur, ne se lamente pas sur elle-même, sur son sort futur, elle va simplement dans la forêt chercher du bois pour réchauffer ses derniers instants : « Mélancolique elle va / À travers la forêt blême / Où jadis elle rêva / De celui qu'elle aime... »

On sait très bien que ne pas oser se regarder d'abord mène très souvent, plus tard, à ne plus pouvoir se voir. Peut-être mes deux poupées ont-elles rêvé l'une de l'autre, autrefois. Mais maintenant, s'étant véritablement vues et *considérées*, elles peuvent s'aimer...

Puissions-nous, nous aussi, en tirer la leçon !

© Michel Théron